

JEAN MATTERN



**LES EAUX
DU DANUBE**

roman

SABINE • WESPIESER  ÉDITEUR

LES EAUX DU DANUBE

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

LES BAINS DE KIRALY

Sabine Wespieser éditeur, 2008

DE LAIT ET DE MIEL

Sabine Wespieser éditeur, 2010

SIMON WEBER

Sabine Wespieser éditeur, 2012

SEPTEMBRE

Gallimard, 2015

LE BLEU DULAC

Sabine Wespieser éditeur, 2018 ; Points, 2019

UNE VUE EXCEPTIONNELLE

Sabine Wespieser éditeur, 2019 ; Points, 2020

SUITE EN DO MINEUR

Sabine Wespieser éditeur, 2021

ESSAI

DE LA PERTE ET D'AUTRES BONHEURS

Gallimard, coll. « Connaissance de l'inconscient », 2016

JEAN MATTERN

LES EAUX DU DANUBE

roman



SABINE WESPIESER ÉDITEUR
13, RUE DE L'ABBÉ-GRÉGOIRE, PARIS VI
2024

*Le vent se lève !... Il faut tenter de vivre !
L'air immense ouvre et referme mon livre,
La vague en poudre ose jaillir des rocs !
Envolez-vous, pages tout éblouies !
Rompez, vagues ! Rompez d'eaux réjouies
Ce toit tranquille où picoraient des focs !*

PAUL VALÉRY
« Le Cimetière marin »

J'AI PASSÉ MA VIE À ÉVITER les sensations fortes. Question d'éducation. Pas d'alcool, pas de sauts en parachute, pas de voitures de course. Pas d'aventures non plus. Même le sexe m'ennuie parfois. Tout m'ennuie d'ailleurs, je crois. J'attends que ça passe. Je ne sais pas pour autant ce que « ça » signifie. À la pharmacie, la plupart du temps, je fais semblant d'aimer mon travail. Les journées ne sont jamais les mêmes, c'est vrai. Les clients font preuve d'une étonnante capacité à poser des questions différentes, à vouloir de nouvelles solutions à leurs problèmes qui n'en sont pas, jour après jour – mais, pour moi, tout cela revient au même : j'attends que l'horloge fixée au-dessus de la porte affiche dix-neuf heures. Non que je fasse des choses extravagantes ensuite, une fois que j'ai baissé le rideau et fermé l'officine à double tour. C'est plutôt comme arracher une page de ces éphémérides que nos grands-mères accrochaient dans leur salon. Avec un sentiment de

contentement et ce soupir qui voulait dire « Ça y est. Une autre journée passée ». Depuis l'entretien avec le professeur de philosophie de Matias, je n'arrive plus à ressentir ça. L'heure ne tourne plus comme avant. Quelque chose s'est dérégulé, et cela me tracasse. Je suis pharmacien, je délivre des médicaments. Un médecin les a prescrits, et il en existe un pour chaque pathologie. Ou presque. J'aimerais connaître celui qui fera disparaître ce dérèglement temporaire : la sensation que le temps s'est dilaté pendant que mon poumon, lui, s'est comprimé. Il y a des milliers de cachets dans ces tiroirs et ces armoires, il doit bien y en avoir un pour le dérangement que je subis depuis cette conversation avec M. Almassy. Je dors mal aussi. Au réveil, je suis en nage, une fois sur deux – à cause de ces rêves sans doute. Souvent le même. On me pourchasse, m'arrête, m'ordonne de montrer mes papiers. Un officier m'accuse d'usurpation d'identité, me dit que ça me coûtera cher. Tout cela n'a ni queue ni tête. En vérité, il m'est difficile de dire ce que je ressens. Depuis quelques jours, je me demande si j'occupe indûment la place qui est la mienne depuis des années. Celle de mari, et de père. Je crois savoir, non, j'en suis sûr, que Madeleine a aimé un autre homme avant moi. Passionnément, peut-être. Et couché avec

lui, c'est certain, juste avant notre mariage. Madeleine n'a jamais cherché à cacher grand-chose et, quand elle est revenue de Paris à la veille de notre mariage en grande pompe en la cathédrale Saint-Jean de Lyon, elle était différente. Les joues en feu. Et ce n'était pas à cause de moi. Je ne lui ai pas posé de questions, cela ne m'a pas effleuré. Tout était arrangé. La cérémonie. Notre union. Le déménagement à Sète et notre vie future. Tout s'est déroulé comme prévu pendant des années. Jusqu'à cette sensation d'étouffer qui ne me quitte plus. Même quand je monte au cimetière marin ou plus haut, sur le mont Saint-Clair. J'ai pris l'habitude de m'y promener peu de temps après notre arrivée à Sète, il y a bientôt vingt ans. Madeleine m'a accompagné au cimetière deux ou trois fois au début. Après tout, c'est une attraction touristique. Puis elle a commencé à trouver ça *morbide*. Alors que moi, j'aime la paix qui y règne. Depuis tant d'années, c'est là où je vais pour contempler la mer, et penser à autre chose. Ou à rien. Parfois je marche jusqu'à la chapelle au sommet, avant de descendre de l'autre côté vers la pinède, que les gens d'ici appellent les Pierres Blanches. Ces lieux – dont le calme me saisit à chaque fois que je m'y retrouve seul – sont une bénédiction et m'attachent à cette ville plus que tout le reste, plus que tout ce que nous y avons construit.

Je ne sais plus quand exactement, c'était après l'entretien avec le professeur de philosophie en tout cas, j'ai servi une cliente étrangère. Elle parlait très bien français, je la pensais anglaise. Elle était venue à la pharmacie pour me demander l'adresse d'un médecin. Fait inhabituel, nous avons commencé à discuter. De Sète, de ses vacances. C'était en toute fin de journée et l'expression *avoir besoin de parler* m'est venue à l'esprit, en me disant que cela devait être son cas, qu'elle avait juste besoin de quelqu'un pour l'écouter, plus que d'un médecin. L'horloge au-dessus de la porte m'indiquait que l'heure de la fermeture était dépassée, mais – j'ignore pourquoi – je n'ai rien dit. Je sais très bien couper la parole aux clients trop bavards, cela arrive tous les jours. Il est impossible de gérer une officine comme la mienne sans un peu de rudesse. Mais, ce soir-là, je n'en avais pas envie. Nous étions au début des vacances d'été et, comme souvent à cette période de l'année, Madeleine était déjà partie dans sa famille à Lyon avec Matias. Personne ne m'attendait à la maison, alors pourquoi me presser. J'étais libre de fermer la pharmacie avec un peu de retard, puis de prendre la voiture et de monter au cimetière. J'avais besoin de faire autre chose que de rentrer chez moi, dîner seul dans notre salle à manger, devant la télévision ou avec

un livre posé à côté de l'assiette. Il m'est difficile de dire pourquoi j'avais laissé cette touriste m'entreprendre, et pourquoi j'y avais repensé une fois la pharmacie close. Les aventures extraconjugales, cela ne m'a jamais traversé l'esprit, et même si cette femme était plutôt jolie – à peine plus jeune que moi de quelques années –, il n'y avait aucune visée de séduction chez moi. Mais à ce qu'elle m'avait confié, debout de l'autre côté du comptoir, en me parlant de l'endroit en Écosse d'où elle était originaire : l'île de Barra, dans l'archipel des Hébrides extérieures. Je n'en avais jamais entendu parler et je lui avais fait répéter deux fois le nom, épeler même. Battue par les vents toute l'année, d'après elle. Un climat et des conditions d'existence plutôt rudes, me dit-elle en souriant. C'était sa façon d'évoquer ce lieu. « Mon *chez-moi*, c'est comme ça que vous dites, non ? » J'avais beau acquiescer, je ne savais pas vraiment de quoi elle parlait. « J'aime et je déteste cette île. Elle m'a rendue malheureuse. Mais c'est l'endroit où je suis devenue moi-même. » C'était une drôle de conversation. Je l'avais complimentée sur sa parfaite maîtrise du français, puis je lui avais donné une adresse de médecin généraliste avant de l'accompagner jusqu'à la porte de l'officine. Il était tard, mais, sans même y réfléchir une seconde, j'étais allé chercher la voiture

pour monter au cimetière. J'avais besoin du calme que je ressentais là-haut et nulle part ailleurs. Cela ne rimait à rien, mais ces mots sonnaient comme un message qui m'était adressé : *devenir soi-même*. Cette femme ne savait rien de moi en entrant dans ma pharmacie, et je n'aurais jamais dû faire attention à ses paroles. Ne pas me laisser gâcher ma promenade sur les hauteurs de Sète par une inconnue.

Je n'appartiens à aucun lieu. Comment pourrais-je affirmer que je suis plus *moi-même* ici qu'ailleurs ? J'ignore le sens de ces mots. J'essaie de traverser les journées. C'est la seule définition que je trouve à tout ça. Il faut avancer. La vie, c'est cet écoulement du temps, rien d'autre. Il faut naviguer sur ce fleuve des heures, pourquoi imaginer autre chose ? Se contenter de rendre tout cela aussi agréable que possible, éviter les tempêtes, avancer. C'est ça, être soi-même. Je me suis toujours efforcé de raisonner ainsi. Mais au-delà ? J'avais proposé à Madeleine de quitter Lyon pour ne pas avoir à passer tous les déjeuners du dimanche dans sa famille ou la mienne. Cette perspective l'ennuyait, et moi aussi sans doute. Alors j'ai acquis la pharmacie à Sète parce qu'il y avait une officine avec un excellent emplacement à vendre. La vie prenait son cours. Il n'y a rien d'autre à y voir. Neuf mois plus tard, Matias est né.

Je suis allé m'acheter un guide de l'Écosse hier. J'ai été surpris d'en trouver un dans la petite librairie du centre-ville. Il ne contient que quelques pages sur les Hébrides, et presque rien sur l'île de Barra. Un peu plus de mille habitants, quelques vestiges des invasions vikings, un donjon du XII^e siècle et une nature sauvage. Le guide mentionne aussi l'importance des îles dans la résistance aux Anglais, notamment pendant la révolte jacobite, mais l'attraction principale de Barra semble consister non pas en ce qu'on y trouve, mais en la manière d'y accéder : soit en bateau, après de longues heures d'une traversée rendue périlleuse par la présence de rochers, soit en avion, au prix d'un spectaculaire atterrissage sur la plage transformée en piste d'aéroport temporaire à marée basse. J'ai relu la page plusieurs fois. Je n'y trouve aucune information qui me permette de mieux comprendre les propos de cette touriste écossaise. J'ignore tout d'elle, jusqu'à son nom, d'ailleurs. Je ferais mieux de penser à autre chose, mais je n'y parviens pas. Depuis l'entretien avec le professeur de philosophie de Matias, je n'arrive plus à *fonctionner* normalement. Je déteste quand je ne comprends pas. La touriste écossaise, ou ce professeur.

« Matias vous admire beaucoup. Il me l'a dit. Mais peut-être vous craint-il aussi un peu. C'est pour cette

raison que j'ai pris la liberté de solliciter cet entretien avec vous. »

Les mots de M. Almassy semblaient pesés, choisis avec soin. Ils se sont enkystés dans mes pensées. Cette façon si précautionneuse de parler m'a presque détourné du sens de ses phrases. Est-ce pour cela qu'elles tournent en boucle dans ma tête ?

« Il craint de vous faire certains... aveux. De vous dire certaines choses, si vous préférez. »

J'ai failli l'interrompre pour lui faire remarquer que ce n'était pas à moi de *préférer* quoi que ce soit, dans la mesure où je ne comprenais toujours pas de quoi il retournait. Je n'ai pas osé lui poser la question. Passer pour une brute épaisse aux yeux du philosophe tout en subtilités m'aurait déplu. En rentrant, je ne sus comment faire un compte rendu de notre conversation à Madeleine : Matias avait des résultats excellents, ça aussi Almassy l'avait répété plusieurs fois. Non, ses mots exacts furent : « Un jeune homme brillant ». Je ne voyais pas ce que cet adjectif faisait là. Matias était un bon élève, point barre. Comme moi à son âge, comme sa mère sans doute. Je n'ai jamais demandé à Madeleine son relevé de notes à dix-huit ans, mais elle a tout de même soutenu une thèse sur Paul Valéry. Qui ne lui a jamais

servi à rien, à part nous mettre sur la piste de Sète, pour l'officine. Mais je n'avais jamais employé le mot « brillant » pour parler d'elle, ni de moi d'ailleurs. Matias est inscrit en hypokhâgne au lycée Joffre pour la rentrée, à moins qu'il ne parte à Lyon finalement, et Almassy n'a pas de doute sur sa capacité à entrer à l'École normale, dit-il. Le cours des choses, donc. Cela ne méritait pas un entretien, me semblait-il. Ni cette conclusion alambiquée m'enjoignant d'être plus ouvert au dialogue avec lui.

« Si je puis me permettre, sans outrepasser mon rôle de professeur, bien sûr, j'aimerais vous dire, en toute simplicité, mon impression. Vous savez, à cet âge-là, pour un garçon comme Matias, les cours de philo peuvent soulever beaucoup de questions qu'on pourrait qualifier d'existentielles. Et par glissement – car, dans le fond, ça n'a rien à voir avec ma personne –, un pauvre professeur comme moi en vient à représenter une possibilité de dialogue, rien de plus. Et il a donc voulu me confier un certain nombre de choses, sur ses désirs, ses envies. Et ses craintes, liées à tout cela. Je crois qu'il a besoin de votre écoute bienveillante. Voilà tout ce que je voulais vous dire. Votre fils est un jeune homme formidable. »

Et à ces mots, ma poitrine s'est comprimée.

Quelques jours plus tard, c'était la fin de l'année scolaire, et Madeleine est partie à Lyon avec Matias comme tous les ans. Puis cette Écossaise est passée à la pharmacie.

EN DERNIÈRE ANNÉE DE PHARMACIE, je m'étais dit qu'il était temps de penser à la suite, et je me suis mis à faire la cour à Madeleine. Ce n'était déjà plus l'expression en vogue à l'époque, mais c'est néanmoins ainsi que je voyais les choses. Je l'avais croisée à plusieurs occasions, nous faisons partie du même milieu : la bonne société lyonnaise. Elle était jolie, enjouée, agréable. Cela me paraissait une bonne idée. Elle passait beaucoup de temps à Paris pour finir ses études, mais elle était rentrée pour les fêtes de fin d'année, et nous étions invités à la même soirée de réveillon. Tout le reste a été facile, et nous nous sommes fiancés à Pâques, en 1969. Madeleine trouvait que j'étais un homme sans passions et cela lui plaisait. Quand nous sommes tombés d'accord pour quitter Lyon après le mariage, cela a contrarié nos deux familles, mais elles ne pouvaient rien y faire. J'avais touché l'héritage de mon grand-père à mon vingt-et-unième

anniversaire, et cela m'a permis de racheter l'officine qui est la mienne désormais, dans le centre-ville de Sète, et de nous offrir ce nouveau départ dont nous avons tous les deux envie, surtout Madeleine. J'aimais que les choses soient simples avec elle. La poésie, la musique, c'était son domaine. Je ne déteste pas l'accompagner au concert de temps en temps, mais je ne ressens certainement pas le même plaisir : elle semble prendre feu, littéralement, quand un concert l'enthousiasme. Mais ce n'est sans doute pas le mot qui convient pour décrire ce qui se passe en elle lorsqu'elle écoute de la musique. D'ailleurs elle déteste quand je lui demande : « Ça t'a plu ? » Elle me répond alors que ça n'a rien à voir avec le plaisir. Que c'est autre chose, bien *au-delà*. Ce sont des transports qui n'ont aucun sens pour moi, mais peu importe. Il était entendu entre nous que c'était vital pour elle, et qu'elle avait par conséquent besoin de s'absenter de temps à autre pour aller à l'Opéra de Paris ou ailleurs. C'est donc ce qu'elle fait. Nous avons toujours trouvé des arrangements qui nous conviennent à l'un et à l'autre. J'essaie d'être pragmatique en toutes choses, et Madeleine n'a pas changé, pendant toutes ces années : la vie avec elle est *agréable*. Je ne vois pas de meilleure définition du bonheur,

LES EAUX DU DANUBE. Avant cette conversation avec le professeur de philosophie de son fils, les jours s'écoulaient selon un rythme immuable pour le narrateur de ce bref et saisissant roman d'un ébranlement : issu d'une bonne famille lyonnaise, marié depuis près de vingt ans à Madeleine avec qui il est venu s'installer à Sète, Clément Bontemps est un être d'habitudes, bon mari et bon père, heureux d'ouvrir à horaires fixes son officine de pharmacien.

Il a pourtant suffi que le professeur Almassy évoque, avec une grande délicatesse, le désarroi dans lequel le mutisme du père plonge le fils, pour que la surface lisse de l'existence de Clément se craquèle. Seul dans la maison familiale en ce mois de juillet, celui qui ne s'est jamais posé de questions, bien trop soucieux de se prémunir contre toute émotion, se retrouve confronté aux silences de sa propre histoire. Il comprend qu'il lui faudra aborder enfin les non-dits avec lesquels il a vécu jusque-là : son mariage de convenance, la naissance hongroise de sa mère...

Georges Almassy, dont le nom dit les origines hongroises elles aussi, lui sera d'une aide providentielle pour assembler les pièces d'un puzzle familial qui, des bords de la Méditerranée, vont le conduire, de manière totalement inattendue, vers les eaux du Danube juste après la Seconde Guerre mondiale...

Dès lors, le rythme du récit va staccato, ouvrant les tiroirs secrets de ce qui devient une magnifique histoire de transmission et de filiation. Jean Mattern joue de manière vertigineuse dans ce livre de ses thèmes de prédilection, nous rappelant avec brio que la littérature s'écrit sur les vérités enfouies.

JEAN MATTERN est né en 1965 dans une famille originaire d'Europe centrale. Il vit à Paris et travaille dans l'édition. Il est l'auteur d'une œuvre déjà importante, pour l'essentiel publiée chez Sabine Wespieser éditeur.

N° D'ÉDITEUR : 225
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2024
ISBN : 978-2-84805-508-4
PRIX : 17 €

www.swediteur.com



9 782848 055084

SABINE • WESPIESER  **ÉDITEUR**



Cette édition numérique du livre
Les Eaux du Danube de Jean Mattern
a été réalisée le 27 novembre 2023
pour Sabine Wespieser éditeur
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

© *Sabine Wespieser éditeur, 2024, pour l'édition papier*
© *Sabine Wespieser éditeur, 2024 pour la présente édition numérique*

www.swediteur.com

ISBN : 9782848055183